

SCHOPENHAUER LE PESSIMISTE TENDANCE

Un modèle social en déconfiture, une économie chancelante, des violences, des menaces, l'insécurité à tous les niveaux... Notre avenir semble mal parti et le pessimisme règne. Même chose côté arts : voyez l'exposition « Mélancolie ». Au théâtre, c'est « Viol », de Botho Strauss, en littérature, Michel Houellebecq. L'occasion de s'intéresser au plus noir des philosophes, à celui qui, au XIX^e siècle, a su revenir aux questions vives de l'existence humaine, Arthur Schopenhauer. Pour lui, ni progrès ni bonheur possibles. Quant au Dieu biblique, il le récuse.

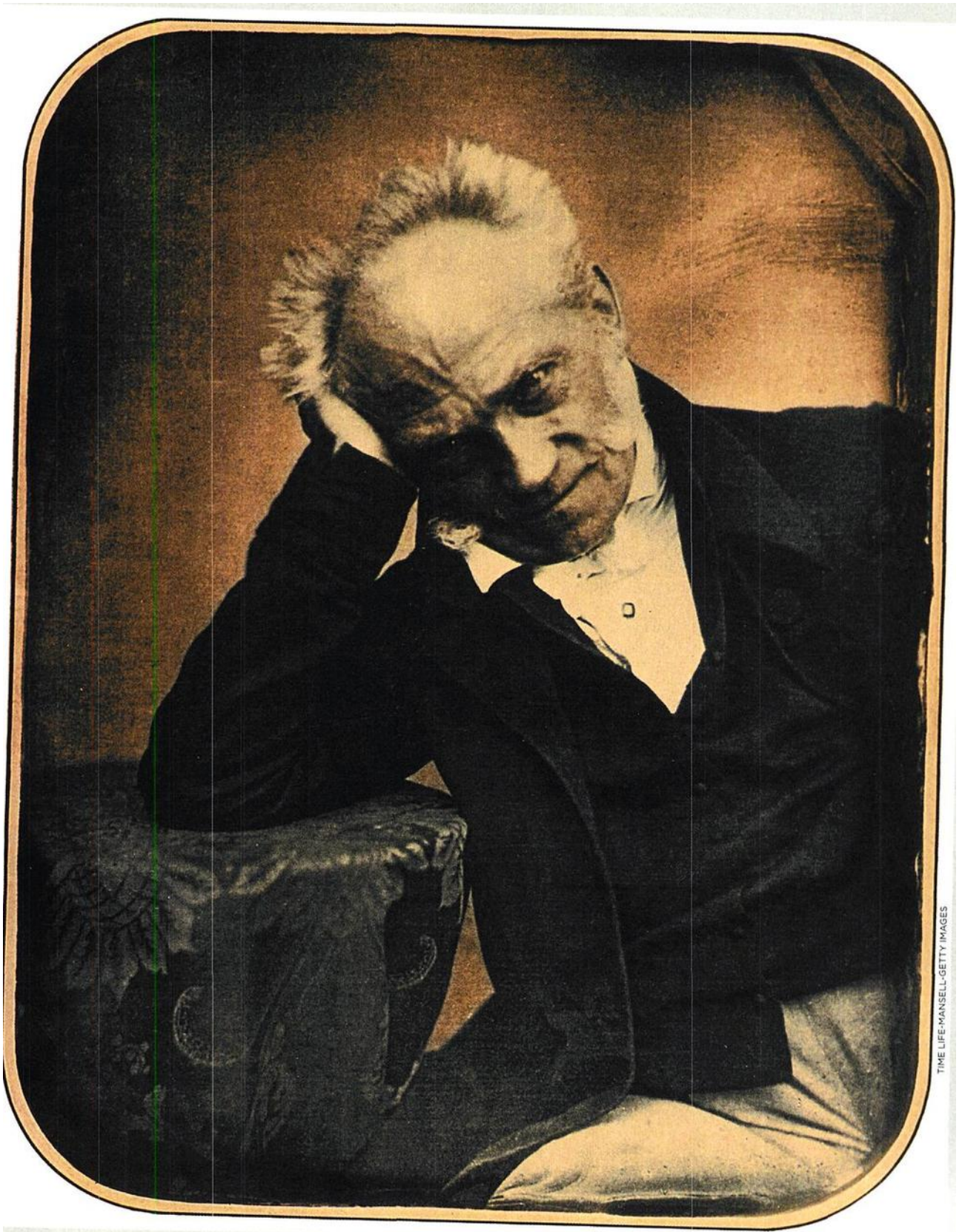
PAR ROGER-POL DROIT

Après une longue éclipse, Schopenhauer revient. Sa noirceur, son goût pour la désillusion, sa manière d'annoncer toujours le pire commencent à hanter l'époque. Il suffit de contempler la rentrée littéraire pour commencer à s'en convaincre. Michel Houellebecq ne cesse de se réclamer du philosophe pour annoncer le déclin de l'humanité et sa disparition finale. Le romancier trouve aussi, dans cette pensée, une confirmation de l'amour comme inaccessible et comme leurre. Globalement, le monde selon Schopenhauer constitue, pour Houellebecq, la conception la plus pertinente pour comprendre ce que nous vivons, et plus encore ce qui nous attend.

Avant de chercher dans quelle mesure ce n'est pas une nouvelle illusion, on notera que l'auteur de « La possibilité d'une île » n'est pas le seul, cet automne, à revenir vers le vieux sage caustique, génial et grincheux. La dramaturge Yasmina Reza publie chez Albin Michel un récit intitulé « Dans la luge de Schopenhauer », où le philosophe est directement associé à la mort. (« *Je suis en luge vers la mort, docteur. Tel que vous me voyez. Dans la luge de mon ami Arthur Schopenhauer.* ») Le même lien se retrouve, autrement mis en scène, dans « Apprendre à mourir, la méthode Scho-

penhauer », traduction française d'un roman de l'Américain Irvin D. Yalom qu'une nouvelle maison d'édition, Galaade, a publié en octobre. Professeur à Stanford et psychiatre à Palo Alto, cet auteur a quelques best-sellers à son actif. Il raconte cette fois l'histoire d'un homme apprenant qu'il lui reste quelques mois à vivre. On le voit alors mêler à une thérapie de groupe échevelée des éléments de la biographie du philosophe, qui proclamait calmement : « *On peut considérer la vie comme un épisode qui trouble inutilement la béatitude et le repos du néant.* »

Sans parler du spectacle « Schopenhauer et moi », qui débute à Paris au théâtre du Lucernaire, ces indices littéraires ne sont pas les seuls signes du retour de Schopenhauer. Au cours des dernières années, des travaux consacrés à son œuvre ont commencé à se multiplier. Plutôt oublié durant plusieurs générations, le penseur du pessimisme suscite à nouveau publications savantes et thèses diverses. Enfin et surtout, un sondage récent découvrirait que les Français placent en tête le terme « pessimisme » pour définir leur sentiment concernant l'avenir. Contrairement à une légende tenace, notre philosophe n'est pas l'inventeur du mot. Mais il est bien celui qui a élaboré, jusque dans ses conséquences ultimes, une philosophie du pire. Il aurait donc un bel avenir devant lui. Serait-il, effectivement, la clé de notre destin ?



TIME LIFE/MANSELL-GETTY IMAGES

Pour tenter de répondre, il faut évoquer le personnage, qui a fasciné tant de créateurs. Expliquer en quoi consiste sa doctrine. Rappeler ce que furent sa popularité et son influence immense sur les artistes et les écrivains. Alors, on pourra avoir une idée plus précise de ce qui peut provoquer, aujourd'hui, un tel retour.

Qui donc était-il ?

Son père, grand commerçant fortuné, le prénomme Arthur pour une seule raison : ce prénom demeure le même dans la plupart des langues européennes. Ce détail dit beaucoup : les Schopenhauer sont européens avant d'être allemands. Le père est abonné au *Times*, il envoie son fils au Havre pour apprendre le français, à 10 ans, dans une famille amie. A son retour, Arthur a quelques problèmes avec la langue de Goethe. Pour une fois, il ne s'agit pas d'une expression toute faite : Goethe est effectivement un ami de sa mère, romancière à succès. Quand le poète connaîtra mieux ce jeune homme exalté, il établira ce diagnostic : « *Il s'occupe, avec une sorte d'entêtement pénétrant, à brouiller le jeu de cartes de notre philosophie moderne.* »

L'éducation d'Arthur, en attendant qu'il découvre la philosophie, est très éloignée des réalités communes. Pratique des langues et de la musique, fréquentation des théâtres et de l'Opéra s'y combinent avec idées libérales, goût du confort, méfiance affichée envers l'Université et le monde savant. Pourtant, l'univers des idées attire irrésistiblement le jeune homme, qui déteste tout à fait le commerce. Le père craint pour son fils une vie sans argent et s'efforce donc de tout mettre en œuvre pour le dissuader de faire des études ! Cette rivalité inhabituelle conduit à un chantage, lui aussi très singulier : si le jeune homme promet de renoncer à ses rêves universitaires, la famille partira faire un long et magnifique voyage à travers l'Europe. A 16 ans, qui résiste à une telle proposition ?

Arthur promet de renoncer au savoir et parcourt l'Europe deux ans durant. Il apprend à « lire dans le livre du monde », comme le souhaite son père. De Hollande en Angleterre, de France en Suisse et en Autriche, sa sensibilité et son intelligence rencontrent des monuments, des princesses et des bagnards en partance pour la Guyane. Cette dernière rencontre, à Toulon, fut une expérience décisive : « *Dès ma dix-septième année, avant d'avoir reçu aucune culture supérieure, je fus saisi de la misère de la vie comme le Bouddha dans sa jeunesse, quand il aperçut la maladie, la vieillesse, la douleur et la mort.* » C'est dire qu'il revient à Hambourg plus mûr et plus éveillé qu'aucun garçon de son âge.

« Si les autres parties du monde ont des singes, l'Europe a des Français. Cela se compense. »

Là, il faut tenir promesse et faire des affaires, même en étant le plus mauvais commis de l'histoire du textile, toujours un livre caché sous le comptoir, toujours absent dès qu'une conférence intéressante se tient en ville. Soudain, le père meurt en tombant d'un toit – mauvaise chute qui fait penser à un suicide. Le jeune homme, désespéré, voit disparaître la puissance protectrice et s'imposer une vie sans intérêt. Il entre dans une sorte de dépression qui reviendra à plusieurs reprises au cours de son existence. Finalement, il se met au latin, bientôt au grec, rattrape en peu de temps son retard, se lance dans des études de médecine, de sciences et de philosophie qui le passionnent. Bientôt, il obtient de sa mère sa part d'héritage, qui va lui permettre de vivre toute sa vie sans travailler. Il se brouille ensuite avec cette mère, qu'il juge égoïste et frivole, et va se consacrer entièrement à son œuvre.

Car, très jeune, très vite, il a eu le sentiment d'avoir pour tâche de comprendre le monde. Et la conviction qu'il peut y parvenir. Comme si une mission lui incombait : réussir là où tant d'autres, déjà, ont échoué. « *La vie est chose malaisée, j'ai pris la résolution de consacrer la mienne à y réfléchir* », écrit-il à 23 ans seulement. A 30 ans, il a déjà fini de rédiger sa philosophie tout entière : deux gros volumes intitulés « Le monde comme volonté et comme représentation ». Il publie son œuvre aussitôt, en 1819. Pour l'essentiel, elle ne change plus. Par la suite, Schopenhauer révise certains détails, ajoute quelques paragraphes, mais ne transforme rien d'important. Ses autres livres ne font qu'illustrer, compléter ou vulgariser une pensée venue d'un seul bloc.

Mais cet achèvement précoce va se payer d'une vie entière à attendre que quelqu'un, quelque part, s'intéresse vraiment à ce secret de l'existence enfin révélé.

Le jeune auteur s'est d'abord imaginé qu'une fois l'œuvre livrée au public tout le monde allait s'extasier. Dans sa candeur naïve et orgueilleuse, il n'hésite pas à mettre son cours de l'université de Berlin à la même hauteur que celui de Hegel, dans l'espoir de capter l'auditoire de ce maître, alors en pleine gloire, qu'il déteste intensément. L'annonce de ce cours vaut son pesant de modestie : « *Arthur Schopenhauer exposera toute la philosophie, c'est-à-dire la théorie de l'essence de l'univers et celle de l'esprit humain.* »

L'échec est total. Il y a foule chez Hegel, ce « *charlatan plat, sans esprit, répugnant, ignorant* », dont la philosophie est une « *colossale mystification* », et presque personne chez Arthur. Il suspend son enseignement dès l'année suivante. Nouvelle dépression. Et le désert toute une vie. Trente ans d'indifférence totale des lecteurs. Quelques exemplaires seulement de l'œuvre majeure sont vendus, les autres partent au pilon. Reconnaissance et notoriété ne viennent que très tard. Dans cette longue solitude, son amertume se donne parfois libre cours envers « *la foule des singes* ». Au fil des ans, le ton devient fielleux, les sarcasmes plus acerbes envers une époque où sévit toujours la pensée hégélienne, « *le plus grand encrassement possible des intelligences* », qui jouit d'une « *gloire*

Depuis 1961, les Mardis de l'ESSEC accueillent à leur tribune les plus grands noms de la vie publique. Les débats, gratuits et ouverts à tous, sont menés par les étudiants dans le « Grand Amphithéâtre » de l'ESSEC à Cergy.

LES MARDIS DE L'ESSEC

Du Dominique de Villepin Nicolas Sarkozy, Bernard Kouchner ou encore Lindsay Owen Jones se sont-ils récemment exprimés ? A la tribune des Mardis de l'ESSEC qui, depuis 1961, accueille les plus grands noms de la vie publique Année après année, les membres de l'association, tous étudiants à l'ESSEC, se mobilisent pour animer ce lieu de débat où les acteurs de la vie politique, économique et culturelle viennent se confronter aux étudiants Ces débats ont généralement lieu le mardi dans le Grand Amphithéâtre de l'ESSEC à Cergy Pontoise Ils se composent d'une interview menée par les étudiants de l'association, suivie d'une séance de questions de la salle L'accès y est libre et gratuit

En cette année riche en discussions autour de l'Europe, les Mardis de l'ESSEC ont tenu à s'impliquer dans la campagne référendaire trois débats organisés avec Nicolas Sarkozy, François Bayrou et Jean Pierre Chevènement ainsi qu'une table ronde autour de Pascal Lamy ont permis d'aborder les grandes thématiques européennes L'association a également souhaité donner la parole à des intervenants de tous horizons des personnalités économiques comme Franck Riboud, Thierry Desmarest et Nicolas de Tavernost, mais aussi Patrick Poivre d'Arvor ou Claude Lelouch sont venus évoquer leur parcours et leur engagement Un problème de société majeur comme le cancer a aussi fait l'objet d'un débat avec



Philippe Douste-Blazy et le professeur Khayat

Tous les membres des Mardis de l'ESSEC sont de nouveau à pied d'œuvre pour que d'autres personnalités viennent s'exprimer au cours de la saison 2005 2006

Pour notre premier débat nous avons reçu le Garde des Sceaux Pascal Clément et notre prochain invité, le 22 novembre, sera Yves Galland, Président de Boeing France et ancien Ministre de l'Industrie

COMPTE-RENDU DE L'INTERVIEW DE PASCAL CLÉMENT, MINISTRE DE LA JUSTICE, MARDI 18 OCTOBRE 2005, À LA TRIBUNE DES MARDIS DE L'ESSEC

Invité à s'exprimer sur la question de la réinsertion des détenus, le Ministre de la Justice et Garde des Sceaux Pascal Clément a fait le point sur les avancées et les faiblesses du système carcéral français lors d'un débat organisé en partenariat avec l'association GENEPI et l'entreprise GEPSA Après avoir souligné que ce débat fondamental se doit d'être traité au-delà des traditionnels clivages gauche droite, Pascal Clément a analysé les actions entreprises par le gouvernement, à savoir le renouvellement du

parc carcéral, l'augmentation de l'effectif des conseillers d'insertion et de probation de cette année, ou encore la mise en place d'un système de parainage des délinquants mineurs par des cadres volontaires de la nation Si le ministre rappelle que les trois missions du ministère de la Justice sont la sanction, l'insertion et l'aide aux victimes, le gouvernement mise avant tout sur la réinsertion des détenus et cherche donc à multiplier les alternatives à l'incarcération Cette réinsertion n'est possible que

sous deux conditions Il s'agit en premier lieu d'assurer la sécurité des civils en faisant tout pour empêcher la récurrence, grâce à un suivi socio-judiciaire avant et surtout après la détention, car actuellement 1/3 des délits sont commis par des récidivistes En second lieu l'objectif est de sensibiliser la société civile et de l'en

courager à accueillir les anciens détenus, notamment dans le monde du travail Car, en prenant le public à partie, le ministre de la Justice rappelle à tous que la réinsertion ne sera vraiment efficace que si les projets du gouvernement s'accompagnent d'un changement des mentalités de la société vis-à-vis de ses anciens détenus





TATE-LONDRES-PASCAL VICTOR-MASPPP-SOPHIE BASSOULS-CORBIS

« Job », de Francis Gruber (1944), à l'expo « Mélancolie » ; « Viol », de Botho Strauss, à l'Odéon ; Michel Houellebecq

mensongère, captée, achetée, produit d'un tissu de faussetés.

Malgré tout, Schopenhauer tient bon. Rien, sa vie durant, ne le conduira à douter vraiment de la puissance de sa pensée ni de son succès futur. Il finit par arriver, en 1851. Schopenhauer a la soixantaine passée. Un recueil de textes très facile d'accès (malgré un titre à coucher dehors, « Parerga et Paralipomena », c'est-à-dire « A-côtés et omissions ») commence à le faire vraiment connaître. Ce sont d'abord des juristes, des fonctionnaires, des hommes d'affaires qui deviennent ses disciples. En quelques années, Schopenhauer devient un auteur populaire. Sa figure de sage provocateur et de misanthrope nihiliste commence à fasciner l'Europe. On vient rendre visite, à Francfort, à ce « bouddhiste allemand » qui soutient que la vie est souffrance et qu'il serait bon d'en être délivré. Bientôt, on étudie ses textes à l'université, on enseigne son système. Un matin de 1860, le vieil homme est retrouvé, mort d'une crise cardiaque, dans son salon. « La comédie de la gloire », comme il dit alors, bougon mais pas fâché, était au rendez-vous. Ce n'est encore qu'un début.

Schopenhauer a finalement atteint son but. Non pas la notoriété, mais le seul objectif qu'il ait placé au sommet : être un philosophe, c'est-à-dire comprendre quelque chose de l'existence. Le reste est accessoire. Ce bourgeois égocentré n'aura finalement vécu que pour penser et faire œuvre. C'est pourquoi toutes les histoires qui courent sur le bonhomme ne sont qu'anecdotes. On

« La vie d'un homme n'est qu'une lutte pour l'existence avec la certitude d'être vaincu. »

peut laisser de côté tous les portraits possibles de cet homme : malheureux en amour, célibataire endurci, paranoïaque acariâtre, joueur de flûte, amateur d'Orient, misogyne, réactionnaire, amoureux des chiens. On préférera la seule définition qu'il ait donnée de lui-même : « Mais qui suis-je donc ? Je suis celui qui a écrit "Le monde comme volonté et comme représentation" et qui a donné du grand problème de l'existence une solution qui remplacera peut-être les solutions antérieures et en tout cas occultera les penseurs des siècles à venir. »

Qu'a-t-il découvert d'essentiel ?

Schopenhauer occupe une place singulière dans la philosophie contemporaine. Premier trait : il revient aux questions vives de l'existence humaine. A ses yeux, la réflexion philosophique doit cesser d'être un pur exercice théorique, pratiqué pour le seul plaisir de jouer avec des idées rares ou biscornues, comme on examine un problème en mathématiques ou une fin de partie aux échecs. L'amour, la mort, la souffrance, la possibilité du bonheur, voilà ce qui l'intéresse. C'est-à-dire tout ce qui, depuis toujours, étreint, émeut, exalte ou terrifie tout être humain, quel qu'il soit.

De cette condition qui est nôtre Schopenhauer cherche avant tout à comprendre la vérité. Il déclare donc la guerre à toutes les fables que les humains se racontent pour ne pas regarder la réalité en face. Les illusions, les artifices, tous les faux-semblants confectionnés pour masquer la misère humaine, il s'emploie à les mettre à l'écart avec méthode ou avec rage.

Cette vérité qu'il affirme avoir découverte n'a rien d'agréable à entendre. Elle est même insupportable. En résumé : l'amour n'est qu'un leurre éphémère, une ruse de l'instinct pour perpétuer l'espèce, la mort est notre seul horizon, le bonheur est un mensonge, l'existence ne cesse d'osciller entre la souffrance et l'ennui, les êtres humains sont cruels, égoïstes, bornés et malfaisants. Le pessimisme de Schopenhauer éclate dans de multiples for-

mules qui ont forgé sa légende. Par exemple : *« Par nature, la vie n'admet point de félicité vraie, elle est foncièrement une souffrance aux aspects divers, un état de malheur radical. »* Ou encore : *« Aujourd'hui est mauvais, et chaque jour sera plus mauvais – jusqu'à ce que le pire arrive. »*

Cette bile noire peut paraître ridicule ou profonde. Elle peut impressionner ou irriter. Elle ne suffit pas, en tout cas, à faire une philosophie. Si l'œuvre se réduisait à cette haine de l'existence, ce serait une curiosité littéraire, pas une pensée influente. Derrière le pessimisme, il faut chercher un arrière-plan d'une autre qualité, à la fois plus difficile et plus intéressant. On y découvre d'abord que Schopenhauer rompt, de manière radicale, avec toute pensée d'un progrès de l'humanité. L'Histoire, la politique, l'émancipation, les révolutions, les utopies sociales et scientifiques, tout ce qui bouillonne dans l'Europe de son temps et va se poursuivre bien au-delà, il y demeure tout à fait étranger. *« La race humaine est une fois pour toutes et par nature vouée à la souffrance et à la ruine. »* Inutile, donc, de rêver à des lendemains meilleurs. D'ailleurs, *« les efforts sans trêve pour bannir la souffrance n'ont d'autres résultats que d'en changer la figure ».*

Ce monde sans progrès ni bonheur possible écarte aussi l'idée du Dieu biblique. Dans une Allemagne romantique où presque tous les philosophes rivalisent de ferveur chrétienne, Schopenhauer est résolument athée. Il s'intéresse aux saints, aux mystiques, à l'Inde, au Bouddha, mais il ne croit pas que le monde réponde à un dessein quelconque. Si l'univers, absurde et misérable, était la création d'un dieu, ce ne serait pas un dieu bon. Ce philosophe redécouvre donc, au moment où naît la civilisation industrielle, la nécessité d'une sagesse à l'antique : nous sommes seuls dans la souffrance et la solitude et il nous faut endurer cette condition sans recourir à des sornettes consolatrices. C'est en cela que Schopenhauer est un éducateur, comme le verra Nietzsche, qui combattra son refus de la vie mais rendra hommage à sa pensée comme à une école primaire de lucidité.

Toutefois, l'essentiel de l'apport métaphysique de Schopenhauer est encore ailleurs. Le cœur de sa pensée est indiqué dans le titre même de son œuvre maîtresse : *« Le monde comme volonté et comme représentation »*. La « volonté » dont il est question ici (*Wille* en allemand) n'a pas grand-chose à voir avec l'intention ni avec la conscience. Cette volonté est ce qui fait perdurer la vie, et même la matière. Cette volonté est donc aveugle, sans but, sans progrès, pure force. Elle s'incarne notamment dans notre organisme, avec ses besoins et son « vouloir-vivre » qui se confond avec la vie même. *« Tout notre être est déjà en lui-même*

le vouloir-vivre, auquel la vie, si amère, si brève et si incertaine soit-elle, doit apparaître comme le bien suprême, et [...] cette volonté est en soi et dans son principe privée de connaissance et aveugle. »

La « représentation » (*Vorstellung*), c'est le miroir de cette volonté, sa face visible. Elle est constituée notamment par les histoires que nous nous racontons, mais aussi par la raison, qui parvient à comprendre comment tout cela s'agence. Mais la puissance de la raison se trouve limitée, circonscrite, entourée de toutes parts par la volonté qui la dépasse. Ce point est capital : pour Schopenhauer, nos savoirs, nos désirs, nos plans sont toujours débordés par le corps, par l'instinct et par la nature agissant en nous, en silence, à notre insu. Cette conception a ouvert la voie à Nietzsche et à Freud. Elle a surtout inauguré une scène nouvelle de la modernité, que viendront arpenter les plus grands romanciers et dramaturges, les peintres et les musiciens, les cinéastes aussi.

Sur cette scène, on découvre que les décisions et sentiments d'un individu sont des phénomènes de surface, rapidement submergés par une réalité qui les déborde et

finir par les anéantir. L'individu se révèle n'être qu'une clôture temporaire, fragile, en fin de compte trompeuse. L'essentiel le dépasse et se joue ailleurs, dans l'espèce, dans le cosmos ou dans ce « néant » qui est un autre nom de l'Absolu.

Finalement, ce que Schopenhauer a découvert d'essentiel n'est pas ce qu'on croit habituellement. Ce n'est pas le pessimisme, ni la provocation nihiliste pour impressionner les âmes tendres. C'est avant tout le salut par l'art et le goût de l'ascétisme. L'artiste et le saint sont en effet les deux figures, dans son œuvre, des humains qui échappent, au moins en partie, à la destinée misérable qui est le lot commun. Il n'est pas étonnant que la leçon ait été entendue par beaucoup de créateurs.

L'ascétisme, après tout, n'est réservé qu'à quelques-uns. Schopenhauer, qui considère que la plus haute réalisation de l'intelligence est de renoncer à la vie, qui admire les ermites et les moines, vit en vieux garçon au train de vie confortable et reprend de la sauce à la table de l'Hôtel d'Angleterre, à Francfort, où il a ses habitudes. Avec l'art, il en va autrement. Les chefs-d'œuvre sont présents dans sa vie : Schopenhauer a notamment un amour vrai pour l'Italie, ses palais et ses peintures, et une passion pour la flûte, dont il joue chaque matin.

La musique est pour lui l'expression de la volonté à l'état pur. Elle constitue en quelque sorte ce qui habite au dedans du monde, et le soutient. Le philosophe va jusqu'à dire : « *La musique [...] est complètement indépendante du monde phénoménal; elle l'ignore absolument, et pourrait en quelque sorte continuer à exister, alors même que l'Univers n'existerait pas.* » Finalement, la situation est paradoxale : l'art ne constitue pas ce qui transforme le monde ou le transcende, mais ce qui se situe à la fois en dehors du monde et au plus intime de sa réalité.

Qui a-t-il influencé ?

On devrait dire que deux penseurs du XIX^e siècle ont exercé une influence immense sur le monde moderne : Marx dans le domaine politique, Schopenhauer dans le domaine culturel. Cette affirmation paraît aussitôt exagérée. La disproportion entre l'impact historique de Marx et la postérité de Schopenhauer semble en effet énorme. Peut-être pas.

Car, dans le domaine philosophique et psychologique, sans l'œuvre de Schopenhauer, celles de Nietzsche, de Kierkegaard, de Freud, de Jung, de Bergson, de Wittgenstein, de Camus, de Popper auraient été très différentes ou même impossibles.

En littérature, ce sont notamment Maupassant, Tolstoï, Proust, Hamsun, Kafka, Strindberg, Musil, Joyce, Ibsen, Dürrenmatt dont les œuvres portent directement la trace de sa doctrine.

En musique, Wagner, Mahler, Schönberg, Berg, en peinture, Kandinski sont plus ou moins des enfants de Schopenhauer, dont ils ont été des lecteurs assidus, comme presque tous les créateurs dont dépend l'essentiel de l'art moderne.

Biographie

1788 Naît le 22 février à Dantzig (aujourd'hui Gdansk, Pologne).

1797 Voyage avec son père à Paris et au Havre, où il séjournera deux ans. Il y apprend le français.

1799 Retour à Hambourg. Suit des études de commerce.

1803 Arthur accompagne ses parents dans leur voyage à travers l'Europe.

1804 Le 25 août, fin du voyage.

Garçon de magasin à Dantzig.

1805 Mort du père. Sa mère s'installe à Weimar avec Adèle et se lie d'amitié avec Goethe. Elle fonde son salon.

1807 Abandonne le commerce.

1809 Termine ses études et entre en possession de l'héritage de son père. A l'université de Göttingen (1809-1811), découvre Platon et Kant.

1811 Poursuit ses études à Berlin (1811-1813).

1813 Arthur rédige sa thèse de doctorat, « De la quadruple racine du principe de raison suffisante », qu'il soutiendra à l'université d'Iéna. Selon Schopenhauer, la connaissance de cet ouvrage est nécessaire à la lecture de ce qui sera son ouvrage majeur, « Le monde comme volonté et comme représentation ».

1817-1819 A Dresde, rédige « Le monde comme volonté et comme représentation ».

1820 Jeune professeur à l'université de Berlin, cherche à rivaliser avec Hegel. Renonce à l'enseignement et voyage (Florence, Munich, Berlin).

1833 S'installe à Francfort-sur-le-Main ; se consacre à l'étude des doctrines bouddhistes et hindoues.

1836 Publie « De la volonté dans la nature ».

1839 Reçoit le prix de l'Académie royale de Trondheim (Norvège) pour « De la liberté de la volonté ». Satisfaction de courte durée.

1840 « Le fondement de la morale », mémoire en réponse à la question posée par la Société royale de Copenhague, est rejeté.

1841 Publie « Les deux problèmes fondamentaux de l'éthique ».

1844 Réédition du « Monde comme volonté... », enrichie de « Suppléments ».

1851 « Aphorismes sur la sagesse dans la vie », premier volume de « Parerga et Paralipomena », rencontre un succès depuis longtemps espéré.

1860 Meurt le 21 septembre à Francfort-sur-le-Main.

« L'Etat n'est que la muselière dont le but est de rendre inoffensive cette bête carnassière, l'homme, et de faire en sorte qu'il ait l'aspect d'un herbivore. »

Et que lisait, dans un théâtre de Londres, bien avant de tourner « Les lumières de la ville », un jeune acteur nommé Charlie Chaplin ? « Le monde comme volonté et comme représentation ».

Cette liste indicative comporte bien des lacunes. Seule conclusion : en ignorant Schopenhauer, on risque de ne pas comprendre d'où viennent des thèmes centraux de la création du XIX^e et du XX^e siècle.

Les raisons de cette influence exceptionnelle sont complexes. Mais il ne semble pas que ce soit principalement la conception que Schopenhauer se faisait de l'art qui l'explique. Encore moins ses goûts personnels, fort classiques au demeurant. C'est plutôt la primauté qu'il accorde à l'instinct sur la raison, aux forces aveugles sur la conscience qui parle immédiatement aux peintres, aux dramaturges et aux romanciers. Ce que Schopenhauer a légué à l'art moderne, c'est encore un héritage de son pessimisme : les désirs, les passions, les trajets des personnages n'appartiennent pas à leur intelligence lucide, ni même à l'orientation de leur sensibilité, mais à des courants souterrains et obscurs qui les emportent vers le pire, vers l'inhumain, vers des détresses ou des destructions qui les dépassent.

Pourquoi revient-il aujourd'hui ?

Après la guerre de 14-18, la popularité de Schopenhauer subit une éclipse. En gros, c'est donc entre 1850 et 1920 qu'il fut le plus lu et le plus influent. Les motifs du relatif oubli dans lequel il est tombé au long du XX^e siècle sont multiples et difficiles à démêler. Parmi les principales, deux raisons sautent aux yeux. L'une est l'emprise des religions politiques. Un penseur qui refuse le progrès, brocarde l'Histoire et ne croit pas une seconde que le sort de l'humanité soit améliorable n'est pas une lecture recommandable ni pour les militants communistes ni pour les fascistes mussoliniens ou les Hitler Jugend. L'autre raison de sa mise à l'écart est la réalité des massacres de masse. Il est plus difficile de supporter la noirceur de Schopenhauer quand les guerres mondiales font des dizaines de millions de morts et que se multiplient les camps et les déportations.

Ces indications peuvent servir à comprendre, par différence, pourquoi son retour est aujourd'hui possible. Le temps des massacres de masse semble s'éloigner. Les horizons politiques sont devenus flous depuis la fin du bloc socialiste, la mondialisation et la « fin de l'Histoire ». Le progrès, sous toutes ses formes, ne fait plus recette. L'humanité vit dans l'ensemble presque confortablement,

même dans des pays peu développés, mais elle s'ennuie de plus en plus et s'inquiète de son avenir incertain. La science paraît moins porteuse de solutions que génératrice de problèmes. La technique triomphante est perçue comme menaçante autant, sinon plus, que comme bénéfique.

Du coup, si l'on additionne, à la Houellebecq, clonage humain et déshumanisation croissante, malheur assuré et amour impossible, bonheur illusoire et fellations répétitives, on obtient un schopenhauerisme du III^e millénaire qui semble du plus bel effet. En ajoutant l'effet de serre, l'épuisement des réserves énergétiques et le retour des fanatismes, on pourra aisément regretter que la Terre ne soit pas restée aussi glacée que la Lune et prédire le retour prochain à la normale par la disparition d'une erreur nommée humanité.

Il se pourrait que ce ne soit pas le meilleur retour de Schopenhauer. Il en est un autre, en effet, qui peut lui aussi revenir, avec des conséquences sensiblement différentes. Cet autre Schopenhauer est musicien, constructeur de passerelles entre Orient et Occident, styliste de haut vol, et sa dureté apparente n'est que l'envers d'une tendresse infinie et blessée. Son pessimisme affiché est un épouvantail pour se protéger des importuns, des geignards et des imbéciles. Dans le fond, c'est un ami très secret ■

A lire

De Schopenhauer

L'état des traductions françaises n'est pas bon. La plupart sont anciennes et fautives. Ceux qui lisent l'allemand peuvent disposer d'excellentes œuvres complètes au format de poche chez Diogenes Verlag. Sinon :

« Le monde comme volonté et comme représentation », trad.

A. Burdeau revue par R. Roos, PUF, 1966.

« Le fondement de la morale », trad. A. Burdeau, 1879, rééd. Aubier, 1978.

« De la volonté dans la nature », trad. E. Sans, PUF, 1969.

« Correspondance complète ». Edition critique intégrale. Trad.

C. Jaedicke, Alive, 1996.

Sur Schopenhauer

Marie-José Permin, « Schopenhauer et le déchiffrement de l'énigme du monde », Bordas, 1992.

Alexis Philonenko, « Schopenhauer, une philosophie de la tragédie », Vrin, 1980.

Roger-Pol Droit (dir.), « Présences de Schopenhauer », Grasset, 1990, Livre de poche, 1991.

Didier Raymond, « Schopenhauer », Seuil, « Écrivains de toujours », 1979, rééd. 1995.

Rüdiger Safranski, « Schopenhauer et les années folles de la philosophie », PUF, 1990.

Edouard Sans, « Schopenhauer », PUF, « Que sais-je ? », 1990.

Clément Rosset, « Écrits sur Schopenhauer », PUF, « Perspectives critiques », 2001.